

1/17285

73

NOCES

DE

M. LOUIS PARIS

ET DE

M^{lle} MARGUERITE MARUGG

— 19 JUIN 1890 —



PAP.

~~1~~ C-7

1/17285

CH. RUELENS



UNE

LETTRE DU PRÉCEPTEUR

DE

PHILIPPE II



BRUXELLES

—
1890

BRUXELLES, P. WEISSENBRUCH, IMP. DU ROI.

*À Monsieur LOUIS PARIS, le jour de son
mariage avec Mademoiselle MARGUERITE
MARUGG, 19 juin 1890,*

par son affectionné collègue

CH. RUELENS.



Il existe en Italie une coutume que je trouve charmante et digne d'être transplantée.

Au jour des noces, on offre aux nouveaux époux un petit livre, ou plutôt quelques pages sur lesquelles on a fait imprimer quelque chose. Si l'auteur du cadeau est un savant, ce sera une courte étude d'un fait historique, l'éclaircissement d'un point d'archéologie, voire la solution d'un problème scientifique, si le donateur est, par un lien quelconque, attaché à la glèbe du livre, il mettra au jour un intéressant autographe, une curiosité littéraire inédite; s'il n'est qu'un simple dilettante de plume, il se bornera à présenter une composition poétique, une gerbe de sonnets, une nouvelle en prose, une idéalité quelconque.

Sans doute, les heureux conjoints n'en liront rien

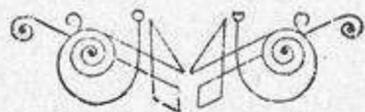
au jour premier de leur hyménée, mais après le voyage traditionnel, installés dans leur doux intérieur, ils consacreront volontiers une heure de loisir à jeter un coup d'œil sur les pages de l'affectueuse offrande. Celle-ci, d'ailleurs, n'était pas restée latente; à la différence du cadeau-bijou, réservé à celui ou à celle qui le reçoit, le cadeau-papier est présenté en partage au cercle des parents, des amis, des connaissances, même un peu au delà. L'hommage à titre personnel devient donc, par cet éparpillement, un appoint à la science ou aux lettres, un appoint qui, parfois, n'est pas sans quelque importance.

J'en ai là, sous la main, de ces offrandes, qui contiennent, l'une des lettres inédites du Tasse et de l'Arioste; une autre, des documents sur une famille historique de Florence; une troisième, des inscriptions antiques relevées à Vérone, toutes choses qui, peut-être, sans la coutume susdite restaient enfouies dans le tas ou disparaissaient.

Il était un peu besoin de donner ces préliminaires pour expliquer comment, à un jour de noces, on en vient à oser mettre dans la corbeille un document relatif au sombre Philippe II.

Le jeune époux m'excusera quand lui dirai : " Mon cher collègue, je crois ne pouvoir vous donner aujourd'hui un meilleur témoignage de sympathie et de confraternité qu'en vous dédiant cette épave historique, échouée à Bruxelles et recueillie dans le vaste

« conservatoire de science » auquel nous sommes fiers tous deux d'être attachés. Par son origine donc, mon offrande vous rappellera notre chère Bibliothèque royale; par la date que j'y inscris, vous l'accepterez comme un souvenir du plus beau jour de votre vie.



On se sert aujourd'hui d'autres méthodes qu'on ne le faisait autrefois pour juger les événements historiques ou ceux qui en ont été les directeurs. En lisant l'histoire comme elle se présentait le plus fréquemment avant notre époque, sous la forme d'annales guerrières ou dynastiques, nous ne découvrons guère dans la succession des faits les causes réelles qui les ont produits; nous voyons se heurter entre elles des nations, se combattre des empereurs et des rois, sans que l'on puisse saisir souvent l'origine vraie de ces luttes sanglantes, le mobile personnel occulte qui poussait princes et sujets dans leurs redoutables agissements.

L'érudition moderne s'est attachée à la recherche des documents, jadis rejetés, qui peuvent nous éclairer sur les traditions, la vie sociale, les sentiments même des peuples, comme sur l'intelligence, le caractère, les passions de ceux qui gouvernaient, soit par leur droit ancestral, soit par leur prééminence politique. On a donc recueilli de toutes parts une infinité de matériaux au moyen desquels on reconstruit, d'une manière plus solide et plus harmonique, l'édifice du passé: on pourrait croire même, à voir l'ardeur de ceux qui les rassemblent, qu'il se produira bientôt un encombrement de matériaux

au point de rendre leur emploi difficile. En y réfléchissant, toutefois, on peut dire, croyons-nous, qu'il n'y a pas lieu de s'arrêter à cette crainte : c'est au génie de l'architecte à opérer un choix dans les pierres qu'on lui apporte et à les faire servir utilement.

C'est surtout pour l'étude des hommes qui ont exceptionnellement marqué dans le monde que les recherches sont ardues et impitoyables, dans l'espoir de découvrir, par des témoignages inconnus, leur niveau d'esprit, leur conscience, leurs instincts secrets, tout ce qui, en un mot, peut nous éclairer sur la part de responsabilité morale qui leur incombe dans les affaires dont ils ont été les agents. Il n'est pas besoin de fournir des exemples des résultats auxquels on arrive en cette matière : il est grand le nombre de personnages que des documents certains, inattendus, souvent émanés d'eux-mêmes, ont fait descendre du piédestal sur lequel les avaient hissés d'officieux panégyristes ; plus grand peut-être est celui de ces hommes vaillants, bienfaisants, vertueux, oubliés ou perdus dans les vieilles annales dont les découvertes de l'érudition ont consacré les mérites oubliés, les services méconnus.

On peut en induire que, dans cet ordre d'idées, il y a lieu de se réjouir de ces nombreuses investigations et d'admettre en principe qu'en fait de matériaux, il n'en est pas qui soient à rebuter : tous ne serviront pas, sans doute, de pierre angulaire à l'édifice, mais tous peuvent apporter leur part, quelque petite qu'elle soit, à la solidité de la construction.

Ces réflexions m'ont paru nécessaires pour motiver la publication de ce petit document, qui concerne un de ces hommes sur lesquels les jugements et les témoignages abondent, sans que l'on soit encore parvenu à éclairer quelques côtés obscurs de sa troublante personnalité, et à se faire une idée bien nette des impulsions auxquelles il a obéi. Philippe II, à certains égards, est un problème psychologique dont la science contemporaine s'est beaucoup occupée. Pour le résoudre, on a pris à part et étudié les facteurs qui le composent : transmission intellectuelle par voie d'hérédité, idées reçues par l'édu-

cation, influences physiques, suggestions extérieures. On peut lire, dans un beau travail du savant professeur de Bonn M. Maurenbrecher, la nomenclature des essais auxquels on s'est livré déjà dans le but d'éclaircir ces curieuses questions (1).

L'éducation première a dû nécessairement jouer un grand rôle dans le pétrissage de cette âme si disparate ; aussi les historiens modernes n'ont pas négligé de s'enquérir des témoignages qui nous restent relativement aux maîtres qui ont ouvert l'esprit de l'enfant-roi, aux principes qu'ils lui ont inculqués. Lafuente surtout (2) a traité ce point avec plus d'ampleur qu'on ne l'avait fait avant lui. Ayant trouvé, dans les archives de Simancas, les rapports qu'adressaient périodiquement à Charles-Quint les gouverneurs et les précepteurs du jeune prince, il donne de nombreux extraits de ces intéressantes missives. Quoique celles-ci ne soient — et ne puissent être — que des approbations personnelles de l'excellence des leçons données, elles nous apprennent, néanmoins, de nombreux détails dont se serviront les penseurs pour suivre dans Philippe II la genèse de son caractère et, si l'on peut s'exprimer ainsi, la formation de ses principes. Dans plus d'un fait qu'elles nous relatent, on voit poindre l'être moral dont dépendra, un jour, la destinée de la moitié du monde.

Résumons ici, d'après l'éminent historien, les premières années d'éducation du fils de Charles-Quint.

Philippe II naquit le 21 mai 1527, à Valladolid. On suspendit les fêtes de son baptême à cause du sac de Rome et de la captivité de Clément VII. L'année suivante, le 19 avril 1528, l'enfant est reconnu héritier et successeur du trône. Il fut élevé avec sa sœur doña Juana et sous la surveillance de sa mère, Isabelle de Portugal, et de don Pedro

(1) « Die Lehrjahre Philipp's II von Spanien » (dans l'*Historisches Taschenbuch*, fondé par Raumer, VI^e Folge, 2^e Jahrgang, 1883, p. 273.

(2) « Historia general de España », por don MODESTO LAFUENTE. Madrid, t. XII (1853), p. 372.



Gonzalez de Mendoza, son gouverneur, résidant alternativement, selon les saisons, à Madrid, Ocaña, Tolède, Aranjuez, Avila, etc. « A quatre ans, dit Lafuente, le prince montrait une intelligence peu commune; on notait de lui certains traits d'esprit; il s'irritait et s'ennuyait facilement; dans ses jeux enfantins il aimait à jouter et c'est lui qui ordonnait les joutes : il montait déjà seul à cheval; il était hardi et méchant, au point que sa mère tenait à le punir quelquefois et même à le frapper de la main. » La correspondance de Gonzalez de Mendoza avec Charles-Quint nous révèle quelques détails :

« Le prince, dit-il dans une de ses lettres, est tel que de jour à autre on remarque en Son Altesse un grand changement : je ne puis me dispenser de raconter quelques choses de ce qu'il dit et fait, parce qu'elles sont dignes de mémoire. Ces jours passés, une dame le suppliait d'accueillir un page; il n'en voulut rien faire, disant qu'il en avait plus qu'il n'en pouvait tenir, qu'elle le donnât à sa sœur qui n'en avait aucun; on lui dit que celle-ci ne pouvait avoir de page de si bonne heure, alors il répondit en colère : « Qu'il cherche donc un autre prince, de ceux que l'on trouve dans les rues ! » Votre Majesté peut le croire, car il y avait plusieurs témoins. Son passe-temps est de provoquer des joutes entre les enfants; pour lances ils ont des chandelles allumées; ils butent leurs coups sur le docteur Villalobos, près duquel ils viennent tomber. Son Altesse se monte quelquefois contre celui-ci, parce qu'il ne veut pas lui donner à manger ce que lui, prince, voudrait avoir. Il est tellement remuant que Sa Majesté se fâche parfois pour tout de bon; elle lui a donné du fouet de sa main, et il ne manque pas de femmes qui pleurent en voyant tant de cruauté. »

Dans une autre lettre du même, datée d'Ocaña, 13 avril 1531 : « Madame l'Infante croît et engraisse chaque jour; elle se pose à tenir une réception, comme si elle avait vingt ans, et le prince s'entretient avec elle comme un beau galant. Qu'il plaise à Dieu que Votre Majesté les voie bientôt et jouisse d'eux pendant longues années, car on n'a jamais vu deux créatures semblables.

« L'incrédulité que Votre Majesté a coutume de montrer en appre-

nant de telles choses, fait que je n'ose me hasarder à raconter ce que l'on sait, car on le ferait largement si l'on en avait la permission.

« Le prince ne se ressent plus de rien de la maladie qu'il avait en quittant Madrid; il a engraisé et s'est renforcé; jamais il ne reste tranquille, il connaît les qualités des personnes qui le servent comme s'il s'était passé dix années, etc. »

Vers l'âge de 9 ans, le jeune Philippe fut livré aux soins de don Juan de Zuniga, grand commandeur de Castille, et son éducation littéraire fut confiée au docteur Juan Martinez Siliceo, théologien de l'université d'Alcala et professeur à celle de Salamanque. Ce dernier l'avança dans l'étude de la doctrine et de la morale chrétienne, de l'arithmétique, des langues italienne et française, de la grammaire latine. Le royal élève eut assez de peine à vaincre les difficultés dans cette dernière étude. Les lettres originales de Siliceo à l'empereur rendent compte de ces progrès. « Les études du prince, dit-il dans l'une d'elles, quant à la grammaire, sont assez pénibles, parce qu'il a de la difficulté à apprendre par cœur, mais, Dieu soit béni, il montre plus de volonté et plus de profit, parce qu'il commence déjà à goûter les finesses de la grammaire. Pour le reste, quant à sa santé et à sa conversation vertueuse, je dirai qu'elles vont de mieux en mieux et qu'il satisfait ceux qui le fréquentent (16 juillet 1536).

« Quant aux études du prince, Votre Majesté saura qu'il est déjà hors des plus grandes difficultés premières de la grammaire, parce qu'il sait déjà ses conjugaisons et d'autres principes, ce qui, pour moi, est la moitié de la besogne; bientôt il commencera à lire quelque auteur, et le premier, s'il plaît à Votre Majesté, sera Caton, qui est le plus clair en ce qu'il dit et qui rapporte des maximes très nécessaires à la vie humaine (27 septembre 1536). » En même temps il montait à cheval, il aimait les exercices corporels, qui furent quelquefois interrompus soit par une atteinte de petite vérole ou par d'autres indispositions.

Il n'avait pas 12 ans quand il perdit sa mère (1^{er} mai 1539).

Le 19 mars 1540, Siliceo écrit : « Pour ce qui concerne l'instruction

du prince, je dis qu'il va bien en latin; avant six mois, je pense qu'il pourra parcourir tous les historiens, quelque difficiles qu'ils soient, du moins avec très peu d'assistance de son maître. Dans la conversation en latin, il a bien profité, parce que l'on ne parle pas d'autre langue pendant la leçon et l'usage la lui enseignera autant et plus que la leçon même. Il a commencé à écrire en latin; j'espère qu'il avancera bien. Ces jours passés, Son Altesse a été à Alcala, où il visita toutes les leçons; il y entendit tous les professeurs, et Votre Majesté peut m'en croire, il les comprit tous, excepté celui qui faisait la leçon d'hébreu: il prit tant de plaisir à les entendre qu'il dit n'avoir ressenti aucune fatigue, et cependant la séance dura plus de trois heures. Sa santé est très bonne, grâce à Dieu, et il est très joyeux parce qu'il jouit des jours de chasse que Votre Majesté lui a accordés. Votre Majesté peut le croire, tous ceux qui entourent le prince ont la preuve et l'espérance qu'il sera serviteur de Dieu et roi sage autant que le royaume en a besoin et que Votre Majesté le désire. »

Le 22 juin 1540, Siliceo écrit encore: « Je dois vous dire que de jour en jour, son savoir s'accroît et en même temps la volonté d'étudier les lettres; je certifie à Votre Majesté que si, en ce moment, la chose qui plaît le plus au prince est la chasse, il ne quitte pas pour cela d'un point l'étude, et nous devons être très heureux, qu'à quatorze ans, un âge dans lequel le naturel commence à sentir des faiblesses, Dieu ait donné au prince tant de volonté pour la chasse, et qu'en même temps il s'occupe d'études: deux choses qui, pratiquées avec mesure, donnent la santé au corps et augmentent les vertus de l'âme. »

En juillet 1541, don Juan de Zuniga écrivait: « Son Altesse se porte bien et grandit; depuis deux mois, j'ai plus d'espoir que je n'en avais de le voir goûter le latin plus que je ne le pensais. Je m'en réjouirai beaucoup, parce qu'il est très nécessaire, à mon avis, à un prince d'être bon latiniste, afin de savoir se conduire et conduire les autres, spécialement quand il doit être le roi de peuples qui parlent une si

grande variété de langages ; alors il est bon de savoir bien une langue générale pour ne pas être obligé de les savoir toutes. »

Dans la même lettre, il dit qu'à Pâques de la même année (1541), le prince a commencé à se vêtir de couleur et à porter des objets en or, et qu'il a fait sa première communion (pour avoir déjà passé les quatorze ans).

A ces extraits donnés par Lafuente, nous ajoutons une lettre qu'il semble n'avoir pas connue et qui fait partie de la même correspondance : c'est un document peut être très peu important par lui-même, mais qui, joint à ceux que l'on connaît déjà, ajoute quelque chose à la somme de matériaux dont nous venons de parler.

A la date qu'elle porte, Charles-Quint se trouvait à la diète de Ratisbonne, où il s'arrêta du 23 février au 29 juillet 1541.



S. C. C. M.

Por dos cartas ultimas que V. M. me hizo merçed de escrevir, me manda que guarde la orden que el cardenal de Toledo y los comendadores mayores de Leon y de Castilla me dieren para que yo no haga falta en el servicio del principe, haziendo lo que soy obligado açerca de la buena governaçion de la Yglesia de Cartagena de que V. M. me hizo merçed. Digo que no faltare un punto de quanto V. M. manda y los sobredichos me ordenaren. Creo deven de esperar a me señalar la orden que V. M. les abra escrito para quando me vengan las bulas y yo sea consagrado, yo me tengo por aparejado desde luego para les obedecer en todo quanto me ordenaren.

El principe esta mucho bueno de salud, sea Dyos loado, y en sus letras y estudio va muy adelante, comiença ya de veras a mostrar en sus costumbres el que adelante sera. Señalase de cadaundia mas y principalmente en ser cristiano. Yo prometo a V. M. que sin que persona le pusiese en ello, a tomado esta quaresma a pasar por sy toda la Biblia en tiempos fuera de su estudio ordinario, y va ya tan adelante que creo saldra con su santa porfya. Por bienaventurado se

deve de tener al que Dios enseña su ley, como esta escrito por David en el salmo XCIIJ: *Beatus homo quem tu erudieris, Domine, et de lege tua docueris eum*, y en el salmo CXVIIJ, dize: *Bonum mihi lex oris tui super millia auri et argenti*. La ley que por la boca de Dios salio mucho mas vale que millones de oro y de plata. Quien hizo a Salomon el mas rico y mas pacifico rey del mundo syno la sabiduria que Dyos le dyo, de la qual dize el mismo que todo el oro del mundo en su comparacion es un pequeño grano de arena. Desta se lee mas en la Biblia que en otro ningun libro, y por tanto se deve tener en mucho que el principe tenga inclinacion a leer en ella, pues para entender los otros libros del mundo tyene ya alcançado todo lo mas que se requyere. Nuestro S. la S. C. C. persona de V. real M. haga byenaventurada. De Madrid a XXJ de março 1541.

De Vuestra S. C. C. M. vasallo que sus ymperiales pies y manos besa.

El maestro
SILICEO.



(Traduction.)

MAJESTÉ CATHOLIQUE ET IMPÉRIALE,

Par les deux dernières lettres que Votre Majesté a daigné m'adresser, Elle me commande de suivre les ordres que le Cardinal de Tolède et les Grands Commandeurs de Léon et de Castille me donneront, afin que je ne crée pas d'interruption dans le service du Prince, en remplissant mes devoirs relativement à la bonne administration de l'Église de Carthagène que Votre Majesté m'a confiée. Je certifie de ne pas manquer à un point de ce que Votre Majesté et les susdits m'ordonneront. Je crois qu'ils doivent attendre de me notifier les ordres que Votre Majesté leur aura écrits jusqu'après l'arrivée des bulles et ma consécration; je me tiens prêt aussitôt à leur obéir en tout ce qu'ils m'ordonneront.

Le Prince est très bien de santé, grâces à Dieu, il fait de grands progrès dans les lettres et dans ses études, il commence déjà tout de bon à montrer par ses manières d'agir ce qu'il sera dorénavant. Il se signale davantage chaque jour, principalement à être chrétien. Je puis assurer à Votre Majesté que, sans l'excitation de personne, il a employé ce carême à lire à lui seul toute la Bible, pendant les heures en dehors de ses études ordinaires, et il s'y avance déjà si bien qu'il en sortira, je crois, par sa sainte obstination. On doit tenir pour bien heureux celui à qui Dieu enseigne sa loi, comme il est écrit par David au Psaume 93 : « Heureux l'homme que vous avez vous-même instruit, Seigneur, et à qui vous avez enseigné votre loi »; et au Psaume 118 : « La loi sortie de votre bouche vaut mieux pour moi que des millions

d'or et d'argent ». Qu'est-ce qui a fait de Salomon le plus riche et le plus pacifique des rois de la terre, sinon la sagesse que Dieu lui octroya et dont il a dit lui-même qu'en comparaison d'elle, tout l'or du monde n'est qu'un infime grain de sable ? On apprend cette sagesse dans la Bible mieux que dans aucun autre livre ; pour ce motif, on doit attacher beaucoup d'importance à ce que le Prince ait cette inclination de lire la Bible, puisque, pour comprendre les autres livres du monde, il a déjà acquis tout ce qui est nécessaire à cet effet. Que Notre Seigneur rende heureuse la personne de Votre Majesté. De Madrid, le 21 mars 1541.

De Votre Majesté,

L'humble sujet qui baise vos mains et vos pieds impériaux,

El maestro

SILICEO.



Cette lettre, originale, autographe, parfaitement conservée, se trouvait perdue dans un paquet de pièces diverses acquises par la Bibliothèque royale; elle provient évidemment de Simancas, elle porte la marque E. 54. Elle est écrite sur la première page recto d'une feuille in-folio pliée en deux et repliée pour recevoir l'adresse et le cachet qui la fermait et dont on voit encore les traces. L'adresse porte : † *A la S. C. C. M. del Emperador y Rey nro Señor*. Sur la face adverse, on lit une analyse de la lettre, analyse faite par quelque secrétaire. Elle est conçue en ces termes et dans cette orthographe :

V. Scrive : Q. como V. M^t gelo embio. amandar. guardara, y cumplira con todo cuydado. la horden q. el Car^l (1) y los Comendadores mayores, le dieren. cyrca de lo q. toca al serv^o del principe. y a la rresidencia de su yglessia.

V. Avisa de la buena salud. del princype, y dize q. su al. va muy adelante en sus letras y estudio, y en mostrarse bueno xpiano, y q. esta quaresma. de su proprio motivo. a començado apassar. por si solo. toda la Blivia. en tiempos fuera de su estudio hordinario, enlo qual vaya tan adelante que cree q. saldra consusancta porfia.

(*Traduction.*)

V. Il écrit : Ainsi que Votre Majesté lui a ordonné, il suivra et remplira avec grand soin les ordres que le Cardinal (1) et les Grands Commandeurs lui donneront, pour ce qui touche au service du Prince et à la résidence dans son diocèse.

(1) Juan de Tavera, cardinal archevêque de Tolède

V. Il fait part de la bonne santé du Prince et dit que Son Altesse fait de grands progrès dans les lettres et dans ses études, comme dans ses démonstrations de bon chrétien ; que, pendant le carême, il a, de son propre mouvement, commencé à apprendre, à lui tout seul, toute la Bible, après le temps consacré aux études ordinaires, et qu'il s'y avance tellement qu'il en sortira par sa sainte obstination.

Une autre main, probablement celle du secrétaire d'État, Francisco de los Covos, a écrit en tête : A su Magt... del M^o Selizeo, et en marge, les ordres de l'empereur ; pour le premier paragraphe : *Satisfazerle* (le satisfaire), et pour le deuxième, une note, plus difficile à déchiffrer, mais que l'on parvient à lire : *Que su Magt huelga que se ocupe en tales exercicios* (Que Sa Majesté se réjouit de ce qu'il s'occupe de tels exercices).

A une étude sur l'instruction d'un prince, il faudrait ajouter, comme corollaire, une étude sur les instructeurs eux-mêmes. La personnalité morale de celui qui a eu charge d'âme n'est pas une chose indifférente à considérer dans le jugement à porter sur l'homme dont il a guidé les premiers pas.

Ce serait dépasser les bornes que d'ajouter à ces quelques pages une appréciation de Siliceus, l'auteur de la lettre à Charles-Quint. Toutefois, une courte biographie de ce personnage peu connu ne sera pas considérée, croyons-nous, comme une superfétation. Nous la tirons presque tout entière de la *Bibliotheca hispana nova*, de Nic. Antonio. Madrid, 1783, t. I, p. 737.

Joannes Martinez Siliceus, latinisation de son nom patronymique Guixeno ou Pedernales, opérée sur le conseil d'un de ses disciples à Paris. Né à Villagarcia, près d'Ellerena, ville de l'Estramadure, fils de paysan. Il suivit ses premières écoles dans cette dernière localité, puis, toujours pauvre et misérable, il apprit la logique à Séville ; plus tard, protégé par quelque personne bienfaisante, il se rendit d'abord à Valence, puis à Paris, pour y suivre les cours de philosophie. Des amis le rappelèrent à Salamanque, avec Dominique de

Saint-Jean Pied de Port, pour y enseigner la philosophie; il s'y fit une telle réputation, qu'il devint chanoine théologal de Coria, et qu'il fut choisi, entre plusieurs candidats de grande réputation, par Isabelle, épouse de Charles-Quint, pour être le précepteur du prince Philippe d'Espagne. Pour comble d'honneurs, il fut en même temps le confesseur et le chapelain de ce jeune héritier du trône.

Cette haute prospérité ne l'éloigna point du culte des lettres : quand il s'en allait visiter les boutiques des libraires, il ne voulait pas laisser emporter par ses domestiques les livres acquis, il les portait lui-même; si des amis le pressaient d'en confier la charge à d'autres, il leur répondait : « Jamais je ne le souffrirai, ce sont les livres qui m'ont conduit aux honneurs, il est juste qu'à mon tour je les honore. »

Ses mérites et la faveur royale l'appelèrent bientôt au siège épiscopal de Carthagène, puis, en 1545, après la mort du cardinal Jean Tavera, il fut, sur la demande de son royal élève, nommé archevêque de Tolède. Après avoir occupé onze ans cette dignité, il reçut la pourpre romaine avec le titre des SS. Nerée et Achille (1). Il ne survécut pas longtemps : le 31 mars 1557, il mourut à Pincia et fut enterré dans le tombeau qu'il s'était fait ériger à Tolède, au *Colegio de las Doncellas*.

« C'était, dit Antonio, un homme pieux, savant, intègre, généreux, car il fut vraiment le père des pauvres, il s'éleva par ses mérites au-

(1) Lors de son installation sur le siège de Tolède, il fut publié, en son honneur, un très curieux recueil de pièces de vers, d'adresses en diverses langues, de gravures symboliques, etc., rassemblées au nom de l'Université d'Alcala de Henarès, par Alvarez Gomez de Castro. Ce livre, dans lequel se retrouvent toutes les hyperboles d'usage en pareille occasion, est une haute rareté bibliographique. Il porte pour titre : « Publica lætitia qua dominus Joannes Martinus Silicæus, archiepiscopus Toletanus ab Scholâ Complutensi susceptus est. Cempluti, excud. Jo. Bracarius ». S. d., in-4°, 137 p. La Bibliothèque royale en possède un bel exemplaire.

dessus de son humble condition et acquit la célébrité et la vénération, parce que tous ses actes le rendaient digne des honneurs qu'il obtint. »

Ses ouvrages sont :

In Aristotelis Periermenias, Prioras, Posteriores, Topica et Elenchos. Édité à Paris, in-folio, et attribué au docteur de Pedernales.

Arithmetica theorica et practica. Parisiis, 1514, in-4°. — 2^e édit. Simon Colinæus, 1528, in-4°. — 3^e éd., *Recognitione et emendatione Thomæ Rhæti sive Aeglolphidis Rhæti.* Valentiaë, 1544. D'après ce Thomas, l'auteur ne le cède à aucun mathématicien. L'auteur y-rapporte qu'il a eu pour professeurs, en grammaire, Louis Romanus, en dialectique, Robert Caubraith, et en philosophie, Jean Dullart.

Il donna une nouvelle édition, expurgée, retravaillée, de la *Calculatio*, de l'Anglais Suisset. Salamanque, 1520, in-folio.

De divino nomine Jesus per nomen tetragrammaton significato, livre auquel sont joints :

In canticum Magnificat.

In orationem Dominicam et Salutationem angelicam explicationes duæ, dédié à Charles-Quint. Toleti, 1550, in-8°. Un ami de Siliceo traduisit ce livre en espagnol et le publia à Tolède, en 1551, in-8°.

Pro statuto Toletanæ ecclesie.



